

*Revue de presse*

# *Les sigisbées*

## Roberto Bizzocchi

Presse écrite

***Les Affiches de Normandie*, 20 mai 2016**

Dès le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle se propagea en Italie, dans les milieux nobiliaires, une coutume singulière. Avec l'accord du mari, un homme, jeune ou non, souvent célibataire - et parfois ecclésiastique, parfois non, eut pour rôle d'accompagner une épouse en société. Elle surprit l'Europe, attisant rumeurs et condamnations. Dans un ouvrage saisissant, *Les sigisbées. Comment l'Italie inventa le ménage à trois*, subtilement traduit par Jacques Dalarun, Roberto Bizzocchi se livre à une étude historique et anthropologique exemplaire. Cette pratique d'être assistée d'un «chevalier servant», née d'une précaution sécuritaire, développée en un moment où la sociabilité prenait un nouveau visage, bientôt érigée en système, aura eu pour premier effet de libérer les femmes d'un carcan domestique. Dans le monde très étroit de la noblesse citadine où l'obsession de l'indivision du patrimoine multipliait les célibataires, où, avec les Lumières, va se déployer l'esprit de galanterie, le sigisbée trouve, au moins temporairement, un établissement. Au travers d'exemples multiples tirés d'œuvres littéraires ou artistiques, mais surtout d'archives peu exploitées - correspondances, mémoires, livres de raison, voire le grand rapport de Jacques de Compredon, envoyé à Gênes par le ministre des Affaires étrangères Chauvelin..., l'historien analyse cette pratique étonnante, ses aspects multiples, sa typologie, son poids dans la vie de l'aristocratie, mais surtout son sens et

l'importance d'elle prendra dans l'imaginaire européen. Bien des personnages nous deviennent familiers, que le trio soit exemplaire, ambigu, torturé par la jalousie ou franchement sordide. Il n'exclut certes pas le possible adultère, sans doute plus rare qu'on pense, et moins marqué qu'on puisse le croire dans un milieu qui, en ces temps, n'était pas obsédé par la pureté du sang. Si l'Église fulmine, le confesseur est complaisant. Le sigisbée allait disparaître, en quelques décennies, sous les coups conjugués du rousseauisme, des exigences de l'amour romantique et des principes patriotiques nés avec le *Risorgimento*. Un ouvrage majeur, profond, sur une exception culturelle. Pierre Aubé

## **Books**, juin 2016

### **Mariages à trois à l'italienne**

« Ce n'est pas parce que quelques femmes eurent des amants mais parce qu'aucune femme ne put paraître en public sans son amant que les Italiens cessèrent d'être des hommes, » Tel était le verdict sans appel de Sismondi au sujet des sigisbées, ces « chevaliers servants » qui expliquaient selon lui tous les maux de la péninsule. L'économiste suisse n'était pas seul à s'offusquer du rôle très public de ces hommes qui accompagnaient leur dame en toute circonstance - au théâtre, dans les salons, en promenade et jusque dans la maison du mari, où ils étaient semble-t-il comme chez eux. Mais, à l'époque où écrivait Sismondi (en 1818), tout cela semblait déjà de l'histoire ancienne. Selon l'historien Roberto Bizzocchi, le phénomène des sigisbées (un néologisme forgé au xvii<sup>e</sup> siècle) ne dura que le temps de ce settecento et resta cantonné à une classe bien précise : l'aristocratie citadine, surtout dans le Nord.

« Le sigisbéisme avait la capacité de concilier l'exigence de renouveau partagée par les élites du pays avec les impératifs de la tradition », souligne Benedetta Craveri

dans la Republica. Les Lumières avaient fait naître en Europe de nouvelles formes de sociabilité - ce que l'on appelait « la conversation ». Les femmes se trouvaient au cœur de cet essor du « raffinement social », dont la galanterie formait la clé de voûte. Or, « à la différence de la France où les dames du beau monde pouvaient papillonner seules d'un salon à l'autre, leurs sœurs italiennes ne pouvaient sortir de la maison sans être escortées d'un cavalier. Choisi avec l'approbation du mari, celui-ci avait le devoir de veiller sur elles ».

Le phénomène tenait également aux stratégies patrimoniales des familles de la noblesse italienne. « Pour ne pas disperser leurs biens, elles cherchaient à réduire le nombre de mariages de leurs fils et filles », explique le livre. D'où la proportion élevée des hommes célibataires dans l'Italie du XVIIIe siècle (selon les villes, ils pouvaient représenter jusqu' à 50 % de la population masculine adulte). Devenir chevalier servant offrait un rôle socialement reconnu et constituait pour les familles un moyen de multiplier les alliances. La liberté sexuelle n'était donc clairement pas le motif principal du phénomène. Quant à savoir ce qui se passait dans le secret des alcôves, « Bizzocchi montre bien que [cette relation] pouvait s'ouvrir à toutes les expériences de la vie : l'amour, le don de soi, la jalousie, la fidélité, la trahison, l'abandon ».

***L'Histoire***, juin 2016

### **Ménages à trois**

Roberto Bizzocchi, professeur à l'université de Pise, nous propose une analyse fine et séduisante d'un phénomène de société très italien, au point que les historiens du Risorgimento ont voulu y voir une des causes de la décadence morale de la nation. Le fait est que le sigisbéisme, cette coutume galante constituant pour une femme à être accompagnée par un autre homme que son mari dans la vie de société, n'a pas

d'équivalent ailleurs. Les voyageurs s'en scandalisent ou s'en amusent, mais ont beaucoup de mal à comprendre comment les Italiens, avec leur réputation de maris jaloux, s'en accommodent. Les stratégies familiales des noblesses, qui limitent les mariages pour ne pas disperser les héritages, laissent de côté des célibataires qui trouvent, grâce à la « liberté » qui caractérise le siècle, un rôle social en tant que sigisbées. C'est l'amour romantique qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, « met au ban » les sigisbées, souvenir d'une époque d'émancipation, tout au moins pour les nobles des deux sexes et pour les célibataires, mais seulement de sexe masculin...

***Le Monde***, 27 mai 2016

### **Le charme ostensible de l'aristocratie italienne.**

Le sigisbée - le « chevalier servant » - est une figure du XVIII<sup>e</sup> siècle italien. Cet homme, souvent célibataire, accompagne la femme d'un autre dans le monde, cela de façon officielle, avec l'accord du mari. Cette coutume digne d'un terrain anthropologique - l'accès rituel aux femmes mariées chez les Sisala, tribu du nord du Ghana, par exemple - provoque l'étonnement des voyageurs français, comme l'astronome Joseph Jérôme de La Lande, qui écrit, après un séjour italien en 1765 : «A Rome, une dame ne paraît guère en compagnie sans un écuyer ou cavalier servente qui lui donne la main. Chacune a le sien et on les voit presque toujours arriver ensemble dans les assemblées, se promenant ainsi deux à deux. Le cavalier est obligé d'aller dès le matin entretenir sa dame ; il reste dans le salon jusqu'à ce qu'elle soit visible ; il la sert à sa toilette ; il la mène à la messe et l'entretient ou fait sa partie jusqu'au dîner. Il revient bientôt après, assiste à sa toilette, la mène à l'adoration du saint sacrement et ensuite à la conversation et la ramène chez elle à l'heure du souper.»

Cette forme de « mariage triangulaire », toléré par l'Eglise, est brillamment illustrée par les peintres Tiepolo, Longhi ou Pietro Antonio Novelli, et l'on trouve chez les hommes de plume Casanova, Goldoni, Parini ou Alfieri d'amusantes et instructives mentions sur la condition sigisbéenne au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si tout le monde y trouve son compte, et particulièrement la femme, le mari et l'amant, ainsi publiquement associés, c'est que l'aristocratie italienne connaît alors son accomplissement dans une sociabilité mondaine où galanterie, conversation et art de paraître sont à leur apogée. En ce sens, les sigisbées sont d'excellents professionnels : ils « accompagnent » comme personne, que leur dame soit en visite, à une réception, à la messe, en promenade, au bal, à la toilette ou au lit. La femme apprécie ce précieux compagnonnage car il est divertissant - l'Italie est alors une société par excellence du divertissement - et le mari l'entretient puisqu'il le décharge de toute une série de rôles qu'il n'a plus ni le temps, ni l'envie, ni parfois l'âge, d'occuper.

Cette version transalpine de la galanterie amoureuse et de l'art de la conversation implique une pacification des mœurs et des habitudes sentimentales qui témoignent de la sophistication raffinée qu'a atteinte cette société aristocratique des cités italiennes au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il ne s'agit pas seulement d'un art d'aimer mais d'une organisation des élites où le galant prend la place du mari, avec naturel, dans de nombreux moments de la vie, publique et privée, forme de réversibilité des rôles qui confère à la femme, de son côté, davantage de liberté dans le jeu social et libertin. Le trio, ou la superposition des duos, est devenu le modèle admis de vie matrimoniale de la noblesse italienne, non pas une tromperie, un secret hypocrite ou un motif de raillerie, comme il le deviendra au XIX<sup>e</sup> siècle, quand triomphe une vision plus virile et hiérarchisée du couple.

Roberto Bizzocchi, professeur à l'université de Pise, plongeant dans les mémoires, les correspondances, les archives notariales, mais parcourant aussi la littérature, la musique, les images de toutes sortes, fait revivre cette culture sigisbéenne en incarnant les destins de nombreux chevaliers servants, non pas pour s'en gausser mais pour, à travers eux, dresser le portrait le plus subtil et révélateur d'une civilisation.

Antoine de Baecque

## ***Historia***

### **Triangle à l'italienne**

La coutume du chevalier servant, le sigisbée, formant avec sa dame et le mari un triangle conjugal admis par la société et l'Église est en soi très étonnante. Mais que ce soit l'Italie qui l'ait inventée au XVIII<sup>e</sup> siècle, alors même qu'au siècle précédent un mariage avec un Italien était synonyme de réclusion à vie, voilà qui dépasse tout ! L'auteur décrypte ici les stratégies de conservation d'une noblesse d'Ancien Régime, soucieuse d'occuper ses mâles célibataires et de préserver l'honneur de ses femmes et son entre-soi. Les idées rousseauistes et le « Code Napoléon » auront raison de ces mœurs.

J.C.

***Le Figaro***, 12 mai 2015

### **L'Italie au temps des « sigisbées »**

Modène, en 1796, sous l'occupation française, un fier «jacobin» local se plaint des mœurs de ses compatriotes ; « C'est une chose indigne de la condition d'homme libre que d'adorer une femme comme une divinité, de s'avilir auprès d'elle (...) et de perdre les journées à ses côtés comme un eunuque de sérail». Ce qu'il dénonce comme «une infâme coutume» a un nom bien précis : le «sigisbéisme».

C'était une habitude prise dès le XVII<sup>e</sup> siècle dans la péninsule et qui voulait qu'un homme se chargeât d'accompagner une femme mariée (à un autre) pour ses

promenades. Il était considéré comme du dernier vulgaire de sortir en couple (mari et femme) quand on appartenait à une certaine société. Il n'y avait que chez les petits-bourgeois où Madame sortait avec Monsieur. À Naples, à Rome, à Florence ou à Venise, une noble d'un certain rang se devait d'avoir un ou plusieurs sigisbées. Il en existait pour le théâtre, pour le bal, pour le concert, pour la passeggiata, etc. Mais on aurait tort de confondre le sigisbée avec un « chevalier servant » à la française, comme le précise l'historien italien Roberto Bizzocchi dans cet essai original, parfois un peu entortillé, mais finalement passionnant sur le phénomène du sigisbéisme.

Le sigisbée était une façon de tenir les femmes en laisse et les empêcher de se faire aborder par quiconque en société. Le sigisbée, parfois choisi par le mari, était une sorte de cerbère qui faisait écran entre la dame et ses possibles prétendants. Aussi est-ce bien ambitieux d'affirmer, comme le sous-titre de la traduction française de cet ouvrage, que cette institution ferait songer à un « mariage à trois ».

Indéniablement, le sigisbéisme surprend. Mais pas dans le bon sens. Il suffit de relire les témoignages des voyageurs français, comme celui du marquis de Sade, que cite M. Bizzocchi. Le Divin Marquis, en arrivant à Florence, est surpris par la présence de ces sigisbées qui, précise-t-il, laissent « peu d'accès à un étranger qui voudrait faire sa cour et s'attacher à quelqu'une de ces femmes ». Le « feu brûlant de l'Italie » dont nous a parlé Musset semble plus éteint qu'allumé par cette institution qui rappelle que tout ce qui touche aux rapports entre les hommes et les femmes est une question très sérieuse, relevant de marqueurs essentiels de civilisation. Pour reprendre le titre italien de l'ouvrage, il touche à l'« identité nationale ». On le voit bien aujourd'hui dans les débats en France à propos d'affaires aussi baroques que celle de savoir s'il faut serrer la main des femmes.

L'ouvrage de Roberto Bizzocchi vient à point nommé pour rappeler ce que fut la civilité européenne, et les différences existant par exemple entre la France et l'Italie. Sous l'Ancien Régime, la société française était l'une des plus ouvertes dans les rapports entre les sexes, rappelait Mona Ozouf dans *Les Mots des femmes*. Il était très facile d'aborder une femme dans un salon ou dans un souper. Souvent, en dehors de la cour, on évitait d'attribuer à chacun une place à table afin de pouvoir s'asseoir selon les affinités. Tel n'était justement pas l'usage de l'autre côté des Alpes. Tout y était très rigide, du fait de l'influence de l'Espagne et de la Contre-réforme.

Ainsi le sigisbéisme participait-il de cet enfermement dans les relations entre les sexes, mais à la mode italienne, c'est-à-dire plus fantaisiste. La vieille duègne espagnole était remplacée par un homme, le sigisbée. Il s'ensuivra une civilisation bizarre, où le mari était tenu de faire surveiller sa femme par un autre homme.

On imagine ce que la nature a pu susciter comme passion ou frustration, nous relate M. Bizzocchi. Le virilisme de la Révolution française y mit pour ainsi dire fin. La campagne d'Italie semble souligner l'avilissement des mœurs italiennes. Le grand Sismondi résumera un peu hâtivement : «Ce ne fut pas parce que quelques femmes eurent des amants, mais parce qu'aucune femme ne put paraître en public sans son amant que les Italiens cessèrent d'être des hommes. »

Jacques de Saint-Victor